

LES ECORCHEURS ET ROUTIERS DU MOYEN ÂGE

*« Temps de douleur et de tentation
Age de pleurs, d'envie et de tourments,
Temps de langueur et de damnation,
Temps plein d'horreur qui fait tout faussement »*



Qui ne se souvient du film « *Les MAUPRAT* » tiré du roman de Georges SAND ?

Qui n'avait pas été choqué par les horribles séquences représentant les activités d'une famille, les seigneurs de MAUPRAT qui, au 15^e siècle effectuaient des raids à partir de leur château-fort dont ils ramenaient prisonniers et butins. S'en suivaient alors d'odieuses scènes où l'on voyait ces brigands fouetter et chauffer les pieds de leurs prisonniers pour leur faire avouer où était caché leur magot !

Comment penser que de telles scènes puissent être véritables et qu'elles ne soient pas créées de toutes pièces par le cinéaste et sorties de son imagination fertile ? De telles actions criminelles pouvaient-elles réellement avoir eues lieu ?

Lorsque l'on consulte les chroniques de l'époque, nous sommes bien obligés de constater que ces faits étaient hélas monnaie courante au temps de Jeanne d'Arc ! La fin du 14^e début 15^e fut certainement la période la plus noire du Moyen-âge français. Parmi les fléaux qui s'étaient abattus sur les malheureuses populations, plus horribles et encore plus redoutés que la famine ou les épidémies de toute sorte, il y avait la guerre et le brigandage !

La description donnée en exergue et provenant d'un poète de cette époque, nous emmène loin de la légende dorée de ce Moyen-âge que nous imposent de délicates miniatures et les tapisseries aux chatoyantes couleurs, avec repas somptueux, scènes de chasse et bal, promenades champêtres, dans un décor paradisiaque que surplombe un château où gentilshommes et belles dames échangent de galants propos. Il en est vraiment tout autre et nous allons voir dans cette petite étude, que la réalité fut beaucoup moins souriante que nous le laissent imaginer toutes ces belles représentations.

Cette partie de notre Histoire couvre la première partie de la guerre de cent ans, et à y regarder de près, elle peut nous sembler bien étrange à nous, qui sommes habitués depuis des siècles, à vivre dans un pays constituant une entité géographique précise et où ne s'exerce qu'une seule autorité publique.

Nous appartenons à un seul corps social, en dépit de diversités locales, sentiment renforcé par une seule langue et la facilité des communications extérieures et même la rapidité à laquelle sont diffusées les informations, surtout depuis l'apparition d'Internet et du téléphone portable !

LES ECORCHEURS ET ROUTIERS DU MOYEN ÂGE

Entièrement différente se trouve être notre France de l'époque et où tous les événements deviennent inintelligibles, aussi nous faut-il nous replacer dans le contexte de cette noire période et voir comment se comportaient les habitants de ce que nous appelons aujourd'hui la France !



Carte de France du Moyen-âge ce qui se trouve sous domination française est vraiment une portion congrue de l'ensemble du pays

Les limites du pays sont artificielles, à l'est en particulier, mal connues des contemporains eux-mêmes, avec des enclaves et des territoires contestés comme nous le montre la carte ci-dessus.

L'autorité du roi se heurte à la présence de grands fiefs : La Bourgogne, la Bretagne, l'Aquitaine et n'est réelle que dans les limites de son propre domaine, c'est-à-dire dans des parties de royaume où ne s'interpose pas l'autorité d'un prince féodal jouissant d'un véritable pouvoir de souveraineté. Depuis 3 siècles, les Capétiens ont travaillé, non pas à unifier la France, mais à substituer leur autorité à celle des ducs et comtes, véritables souverains régionaux (F. de SAINT TRIVIER ECHOS DU PASSE N°28 Les Amis du DARDON)

Quant aux habitants, ceux qui habitent dans des territoires que le hasard des héritages et des guerres ont fait vivre plusieurs siècles sous une même dynastie locale, elles ont pris l'habitude de leur personnalité mais de véritables nationalités provinciales se sont affirmées dans le cadre de principautés féodales. Le cas le plus flagrant est celui de l'Aquitaine unie depuis plusieurs siècles à l'Angleterre mais qui n'est pas en soi une colonie anglaise. Seuls les intérêts économiques : la vente des vins, du sel, les fait pencher plus vers l'Angleterre que du côté de la France.

Les langues et dialectes séparent encore davantage les populations que les difficultés de communications, car dans cette multitude de communautés où se côtoient villageois et gens de ville, nobles, bourgeois, commerçants, artisans et paysans, fonctionnaires royaux et féodaux, clercs réguliers et séculiers, il faut bien faire de la place aux gens d'armes.

LES ECORCHEURS ET ROUTIERS DU MOYEN ÂGE



FROISSARD = la guerre médiévale, un peu trop idéalisée...

La pratique des armes est une vocation ou un métier principalement pour les nobles dont elle constitue le principe même d'existence. Elle est un métier pour le mercenaire, s'engageant dans une compagnie, pour une ou plusieurs campagnes. Y a-t-il d'ailleurs une limite entre ces deux entités ?

Le noble répond à l'appel du seigneur lorsque ce dernier requiert de prendre les armes contre un voisin belliqueux mais il n'y a aucune organisation militaire d'ensemble. Le premier règlement des Armées date de Charles VII (*voir notre article à ce propos*) et ne verra le jour qu'en 1439. La notion de l'armement, des tenues, de la manière de vivre de l'état de « soldat » est tout à fait étrangère à nos militaires du Moyen-âge ! Une existence d'armée comprenant plusieurs milliers d'hommes est inconcevable à cette époque où les plus grosses agglomérations urbaine n'atteignent qu'à peine 15.000 habitants et où la lenteur des moyens de transports constitue un obstacle à l'entretien de grandes masses d'hommes.

La tactique de Charles V consiste à laisser s'épuiser les armées ennemies en rase campagne, en évitant de livrer combat et en tenant, solidement, les places et villes fortes, ce qui faillit d'ailleurs transformer en catastrophe la chevauchée du Prince Noir qui, parti des côtes de la Manche, réussit à grand peine à gagner Bordeaux, capitale de la Guyenne anglaise.

Quant aux compagnies, il est rare qu'elles regroupent plusieurs centaines d'individus. En 1430 Jean du BUEIL dit « *Le Jouvenel* » et qui est au sommet de sa carrière, commande une compagnie d'une importance assez exceptionnelle : 108 lances, soit 300 cavaliers et 300 archers.

MONSTRELET estime à 150.000 combattants des deux armées qui se heurtèrent à AZINCOURT en 1415, alors qu'il y en avait tout au plus : 12.000 suivant des études méthodiques faites du champ de bataille qui ne pouvait contenir autant de monde.

LES ECORCHEURS ET ROUTIERS DU MOYEN ÂGE



Bataille d'AZINCOURT 1415, scène de bataille plus conforme à la réalité...

Plus surprenant encore le chiffre des garnisons chargées de défendre villes et forteresses. Avant l'arrivée des renforts menés par Jeanne d'Arc, la garnison d'Orléans ne comptait que 700 hommes d'armes qui, pendant sept mois, ont résisté à toutes les attaques anglaises et réussit quelques sorties offensives. L'armée anglaise comptait, elle, plus de 3.500 soldats !

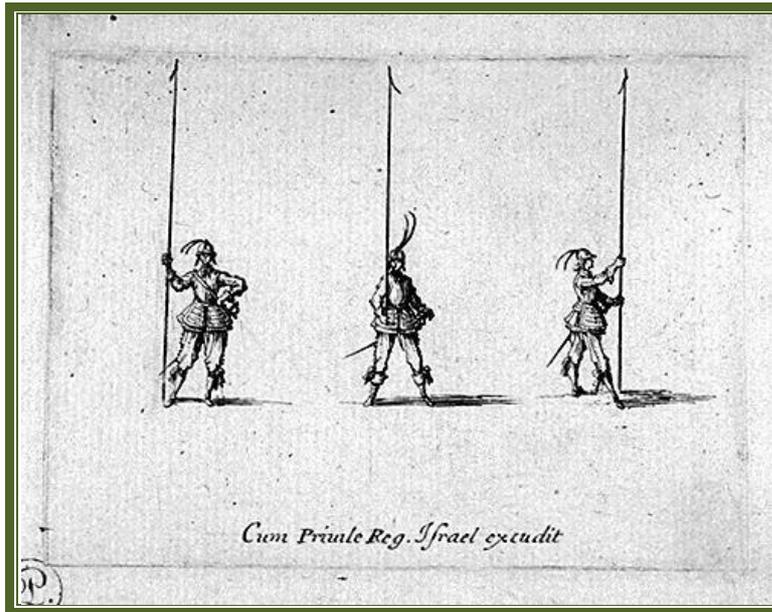
En 1436, ROUEN, capitale de la domination anglaise, n'est gardée que par deux hommes d'armes à cheval, douze à pied et trente huit archers ! CAEN n'est pas mieux lotie ! Tous ces chiffres semblent hors de proportion avec la terreur que sème autour d'elle la moindre bande de **routiers**... Cependant regardons d'un peu plus près l'art militaire de l'époque : un homme d'armes et trois archers correspondent à ce qui est maintenant le commandement d'un officier : c'est-à-dire un peloton de cavalerie ou section d'infanterie, soit 25 hommes à cheval et 35 à pied.

Mais aux seins de ces fameuses compagnies, quel soldat y trouve t'on ? Il s'y côtoie nobles et non nobles car comme l'explique « *le Jouvencel* » à ses compagnons : « **Ceux qui ne sont pas nobles de lignée le sont par l'exercice du métier des armes qu'ils suivent qui est noble par soi-même et vous dis que le harnois est de noblesse telle que, depuis qu'un homme d'armes a le bassinnet en tête, il est noble et suffisant de combattre un roi. Les armes ennoblissent l'homme quel qu'il soit** » !

La compagnie n'a pas réellement d'effectifs fixes (ces chiffres varient de quelques dizaines à quelques centaines), mais on n'y retrouve toujours le même élément de base : « **la lance** » constituant « *un homme d'armes* », c'est-à-dire un cavalier lourdement équipé, armé de sa lance, longue pique de quatorze pieds et assisté d'un ou plusieurs « valets d'armes » également à cheval mais plus légèrement armés. Les lances forment donc une cavalerie lourde, qui est un facteur essentiel de décision lorsque la compagnie se trouve en rase campagne. La compagnie comporte également des fantassins : archers, arbalétriers, mais sans véritablement de chiffre fixé et il n'existe pas vraiment de proportion entre leur nombre et celui des cavaliers.

Le 15^e siècle marque l'apogée de l'armure qui s'est substituée au 14^e siècle à la cotte de mailles. Le heaume cylindrique a disparu ou plutôt à pris une forme nouvelle, conique, destinée à faire glisser coups de lance et d'épée. Le bouclier, rendu inutile par l'armure, n'est plus utilisé qu'en tournois.

LES ECORCHEURS ET ROUTIERS DU MOYEN ÂGE



Hommes armés de lance et en armure cotte de mailles

Les armes offensives sont donc : la longue lance, l'épée de selle, la masse, le fléau d'armes destinés à briser la carapace de l'adversaire tombé à terre. La monture est caparaçonnée de plaques de métal protégeant le poitrail et le chanfrein du cheval.

Les chaussures sont en métal aux pointes aigues pour se défendre à coups de pied contre les fantassins mais, rendant la marche à peu près impossible au cavalier désarçonné !

Les valets d'armes et les fantassins sont vêtus d'un pourpoint garni intérieurement de lames de fer, renforcé aux épaules de garnitures de fer que l'on appelle « *la brigandine* », parfois remplacée par la « *jaque* » cotte de cuir épaisse et matelassée et par le « *haubergeon* » cotte de mailles protégeant la poitrine, le tout recouvert d'un « *paletot* » d'étoffe. Ils protègent leur tête d'un « *bassinet* » de métal.

Les Anglais emploient l'arc qui est l'arme principale de l'infanterie, assurant une grande rapidité de tir, avec une dizaine de flèches à la minute ! Les Français, eux, prisent l'arbalète, arme au tir lent – deux coups à la minute – mais possédant une force de pénétration beaucoup plus importante. Ses « *carreaux* » ou « *viretons* » : flèches courtes terminées par un fer conique, sont de redoutables projectiles.

Archers et arbalétriers portent même des pieux aiguisés qui, fixés en oblique en terre devant la ligne de bataille, forment pour la cavalerie adverse un dangereux obstacle où les chevaux – malheureuses victimes innocentes – viennent s'empaler. Les fantassins sont également munis de « *becs de faucons* » « *voulges* » « *guisarmes* » qui sont de larges lames recourbées emmanchées à un long bâton, qu'on appelle « *miséricordes* » courts poignards destinés à être enfoncés au défaut de l'armure des cavaliers jetés à terre.

LES ECORCHEURS ET ROUTIERS DU MOYEN ÂGE

A ces armes portatives, ajoutons également le matériel varié destiné aux opérations de siège et que toute compagnie bien organisée transporte avec elle sur des charriots.



Flèches et Arbalète du Moyen-âge

Les capitaines veillent à ce que l'équipement de leurs hommes soit maintenu au complet et bon état. Lors de « *montres d'armes* » ou revues, chaque homme doit jurer que ses armes sont bien à lui et qu'il ne les a pas empruntés à quiconque. Ceux, dont l'équipement est incomplet, se doivent obligatoirement de le compléter.

Les « *bannières* » ont également grande importance ! Chaque capitaine se doit de déployer la sienne ! Il en est de même pour les seigneurs servant sous ses ordres. La « *bannière* » n'est pas seulement un ornement, mais également un signe de ralliement : « **Elle est comme la torche** dit l'écuyer Diaz de Gomez, **si par accident elle s'éteint, tous restent dans les ténèbres et sans savoir s'ils sont vaincus** ».

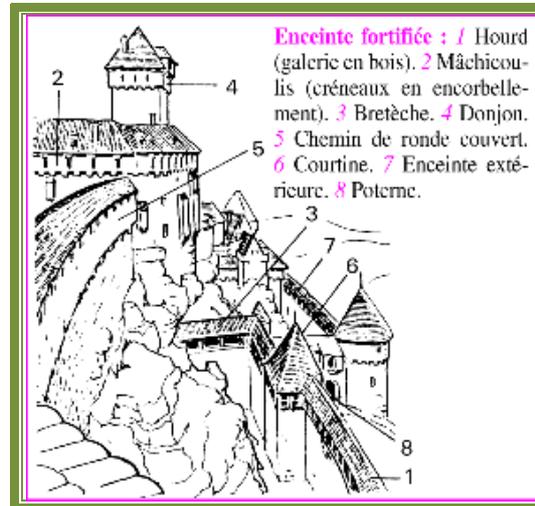
La disparition de la bannière d'un capitaine signifie souvent la débandade de toute sa compagnie ! Aussi faut-il attacher grande importance au choix du *porte-étendard* qui a la charge de la porter et de la défendre !

L'attaque des forteresses adverses reste l'essentiel de la guerre du Moyen-âge. Des milliers de places fortes, du simple château, à la ville ceinte de remparts, hérissent le pays. Assiéger et escalader les remparts sont une des places les plus importantes prises dans ces batailles. Malgré les progrès de l'artillerie, un rempart bien gardé oppose un obstacle quasi infranchissable aux assaillants. On s'efforce donc de réduire, par la famine, la forteresse ennemie ou de s'emparer par surprise d'un secteur de remparts comprenant de préférence une poterne.

Si la ville ne capitule pas, il faut se résoudre à un assaut en règle nécessitant un matériel considérable. *Le Jouvenel* estime qu'il faut 248 pièces, les plus grosses, lançant des boulets de pierre de 100 livres. Pour les alimenter, il faut disposer de 30.000 livres de poudre, 300 livres de charbon de saule et 900 sacs de charbon de chêne plus 20 « *bassinets* » de 3 pieds, 29 soufflets et une « *queue* » pour allumer le feu dans les canons.

LES ECORCHEURS ET ROUTIERS DU MOYEN ÂGE

Pendant que l'artillerie protège les murs, on en profite pour creuser des tranchées vers les murailles. Des claies et ponts levants sont amenés à proximité des parties les plus étroites du fossé, tandis que des fagots sont préparés pour le combler. Pour l'assaut final le nombre d'échelles doit être multiplié permettant à 4 hommes d'attaquer de front.. Soit au minimum 120 à 160 échelles de 25 pieds de haut, sans compter d'autres plus petites et échelles de corde.



Château fort type avec son vocabulaire architectural

Il faut, en outre, assurer la vie matérielle de la troupe ! *Le Jouvencel* explique que « **Comme le roi ne peut nous donner les soldes, il nous faudra nous-mêmes lever vivres et finances, tant sur ceux de notre obéissance comme sur nos ennemis et prendront tributs et « appatissements » sur nos adversaires le plus que nous pourrons** ». La conquête du butin est en effet un des buts essentiels des opérations des routiers. Le butin sera partagé entre tous, sur une base d'égalité totale entre tous les participants.

La part la plus intéressante est sans conteste **la rançon** des prisonniers. Une bonne prise rapporte plus que « **toute seigneurie en l'espace de plusieurs années** » !

L'auteur des « *Enseignements paternels* » indique à son fils trois moyens de faire fortune :

- épouser une riche héritière
- entrer au service du roi
- faire prisonnier un chevalier assez riche pour être toute sa vie à l'abri du besoin...

Nous le constatons, belle éducation que voici et ceci explique que sur le champ de bataille, on recherche l'adversaire plutôt vif que mort.

Le Sire de la Trémoille, fait prisonnier par le routier PERRINET GRESSART, s'engagera à lui payer 14.000 Livres. Comme il ne put rassembler une pareille somme immédiatement, il du fournir des cautions : le Chapitre de la Cathédrale de Nevers mit en gage une partie de ses reliquaires pour une valeur de 1000 écus – l'évêque et le Chapitre de la ville promirent de mettre en garantie la moitié du vin de leurs caves et le Maréchal de Bourgogne engagea deux ceintures d'or et six tasses d'argent. La Trémoille dut, en outre, laisser en otages des gens de « *grand état* » pour obtenir sa liberté, avant le paiement de la rançon ! Ce paiement de rançon ruina bien des familles.

LES ECORCHEURS ET ROUTIERS DU MOYEN ÂGE

Un chroniqueur du temps cite un bourgeois de Périgueux qui, pris par les Anglais dans une église où il s'était réfugié, avait dû vendre la totalité de ses biens pour se racheter et était tombé au dernier degré de misère. La Duchesse d'Alençon recommande en ses termes son mari à Jeanne d'Arc, car fait prisonnier dans une campagne antérieure, il fut maintenu 5 ans en captivité et n'était sorti de sa prison que contre paiement de 200.000 écus ! « **Jeannette je crains beaucoup pour mon mari, il sort à peine de prison et il a fallu tant dépenser pour payer sa rançon, que je le prierais bien de rester à la maison** » ... aurait dit la Duchesse à la fougueuse Lorraine.

Beaucoup de ceux, n'ayant pu payer, ne revirent jamais leur sol natal. Jean 1^{er} de Bourbon, fait prisonnier à AZINCOURT, mourra en captivité à Londres 20 ans plus tard, sa famille n'ayant pu réunir les 250.000 écus demandés !

Le prisonnier constitue donc, aux mains de son geôlier, un véritable capital pouvant faire l'objet d'avantageuses transactions et dont la valeur varie suivant la probabilité de paiement. Après la bataille d'ANTHON, qui fut gagnée en 1430, sur le Prince d'Orange, par un routier célèbre **Rodrigue De VILLANDRANDO**, (voir ci-après) ce dernier se fit indiquer secrètement par l'un de ses prisonniers à qui il avait promis la liberté, la situation de fortune des autres captifs. Il racheta, à bas prix, les plus intéressants et les taxa ensuite au décuple de leur prix d'achat.

Les échanges et ventes de prisonniers sont donc chose courante au Moyen-âge et c'est un moyen, pour un Prince, de récompenser ses auxiliaires que de leur offrir un certain nombre de captifs.



Prisonniers faits pendant la bataille

Parfois c'est le prisonnier qui finit par ruiner son geôlier, obligé qu'est ce dernier, de l'entretenir selon son rang dans l'attente d'une hypothétique rançon ! En 1449, lors de l'occupation de ROUEN par les troupes Françaises, le fils de Lord BERGAVENNY et celui du Comte d'ORMOND furent faits prisonniers. Belle prise que voilà !

Lord BERGAVENNY était le cousin du Comte de WARWICK que l'on appelait le « *faiseur de rois* » et il ferait, certainement, bonne rançon. Pourtant Charles VII ne garda pas les captifs qui furent cédés à Jacques CŒUR et à DUNOIS, sans doute en garantie d'avances qu'ils avaient consenties au souverain. Après le procès de Jacques CŒUR, BERGAVENNY fut, comme ses autres biens, vendu aux enchères et adjugé à Jean du BUEIL moyennant 24.000 écus. Mais comme le paiement de la rançon tardait d'année en année, au bout de 12 ans, Jean de BUEIL ne songea plus qu'à se débarrasser de cet

LES ECORCHEURS ET ROUTIERS DU MOYEN ÂGE

encombrant prisonnier qui le menait tout droit à la ruine. Il renvoya son titre de propriété à Louis XI en l'accompagnant d'une supplique : **« Sire, je vous supplie, si votre plaisir est de prendre ledit seigneur De BERQUIGNY, (sic) qu'il vous plaise m'assurer bien de mon fait (à savoir me rembourser de mes frais) car autrement je serai détruit, vu ce qu'il m'en coûte ».**

Le roi refusa de prendre le captif à sa charge et ce ne fut que 17 ans plus tard, après la libération de ROUEN, que Jean du BUEIL fut lui-même délivré de son prisonnier !



Lord BERGAHENNY

Quant aux écorcheurs et brigands qu'en était-il vraiment au milieu de ces compagnies de routiers ?

Lorsque la paix fut rétablie en 1360 entre la France et l'Angleterre, les compagnies et gens d'armes se rendirent en Bourgogne où eut lieu une grande réunion des compagnons que la paix avait réduit au chômage.

Se trouvaient là toutes compagnies de toutes nations : Anglais, Gascons, Espagnols, Navarrais, Allemands, Écossais, et gens de tous les pays assemblés qui étaient, d'après Jean FROISSART, plus de 12.000 sur les bords de Loire.. **« Il y avait bien 3 ou 4000 de droits gens de guerre aussi aperts et aussi subtils en guerre, que nuls gens pouvaient l'être, pour aviser pour bataille et prendre à son avantage, pour écheler et assaillir villes et châtel... »** nous dit le célèbre chroniqueur.

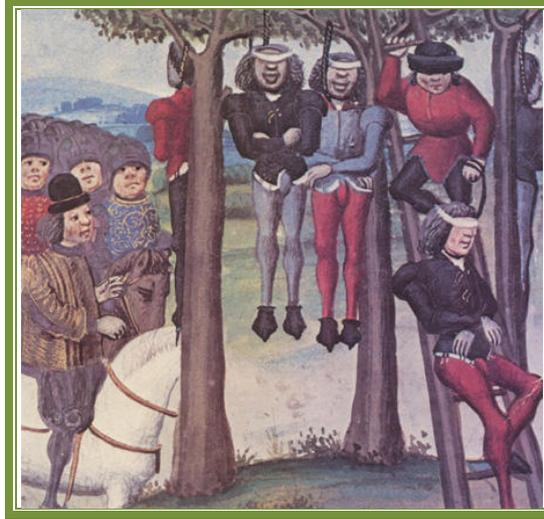
Cette redoutable armée se mit en campagne, écrasa à BRIGNAIS l'armée régulière que le Roi avait envoyé contre elle ... mais ils mirent à sac toutes les régions comprises entre le VELAY et la BOURGOGNE et cette bataille profita à tous ces compagnons qui étaient fort pauvres dit la chronique..

Trois quart de siècles plus tard, Olivier de la Marche traçant le tableau de la France après la paix d'Arras (1435) reprendra, peu à peu, les termes de Jean FROISSART pour parler de la naissance des grandes compagnies que l'on nomma alors **« écorcheurs »** qui chevauchaient et allaient de pays en pays, requérant victuailles et aventures pour vivre et pour gagner , sans épargner les pays du Roi de France, du Duc de Bourgogne, ni d'autres princes du Royaume !

Les horreurs allaient donc continuer car, entre brigands et soldats, qu'elle différence se faisait-il ?

LES ECORCHEURS ET ROUTIERS DU MOYEN ÂGE

Les compagnies levées par les capitaines ayant le goût de l'aventure et l'impossibilité de trouver d'autres ressources, habituées à vivre de la guerre, rapines et exactions de toutes sortes, tous ces beaux seigneurs prirent à nouveau les armes qu'ils furent : La HIRE, DUNOIS,



Les horreurs des raids des écorcheurs... miniature du temps

XAINTRAILLES, Le Bâtard de BOURBON, et bien d'autres encore que l'épopée de Jeanne d'Arc avaient plus ou moins nimbés d'une auréole de gloire, et devinrent de redoutables chefs *d'écorcheurs* !

A toutes ces compagnies s'ajoutaient : aventuriers et mercenaires de bas étages, qui réduiront à la ruine et au désespoir les paysans déjà entièrement saignés par les ravages des gens de guerre et, en désespoir de cause, nombreux furent ces mêmes paysans qui se joignirent à ces compagnies ainsi que des gentilshommes dépossédés de leurs biens et de leur fief. Tous prenaient leur revanche et tout ce petit monde du crime, se côtoyait dans n'importe quelle nationalité et parmi eux beaucoup d'Espagnols en raison de l'alliance qui liait la monarchie castillane à la royauté française et puis également des Allemands qu'on appelait « *reitres* » (cavaliers) et bien sûr Anglais, Écossais particulièrement avides et pillards ! Beaucoup de petites villes et villages en feront la triste expérience.

Leur organisation ne différait en rien de l'armée régulière : discipline imposée par certains capitaines particulièrement rudement, mais, malgré tout, ces derniers ménageaient à leurs troupes, en les consultant régulièrement sur les décisions à prendre surtout en cas « *d'opérations* » importantes, et laissaient une liberté d'action à la bande *d'écorcheurs*, beaucoup plus facilement qu'en cas de guerre normale.

Beaucoup de blessés dans ces batailles incessantes, de morts bien sûr aussi ! Que d'amputations sur le vif, que de plaies rapidement soignées : les chirurgiens accompagnant ces compagnies débordaient de travail et emmenaient toujours avec eux la totalité de leurs instruments particulièrement impressionnante !

Les *écorcheurs* faisaient régner la terreur sur les régions qu'ils visitaient, n'abandonnant une province que lorsqu'elle était épuisée pour ensuite passer à une autre, si possible intacte, qu'ils mettaient, à nouveau, à feu et à sang...

LES ECORCHEURS ET ROUTIERS DU MOYEN ÂGE

L'énumération de leurs crimes et méfaits revient sans cesse sous la plume des chroniqueurs : villages pillés, incendiés, femmes et filles « efforcées » paysans soumis à la torture jusqu'à ce qu'ils aient révélé la cachette de leur magot, marchands capturés avec leurs marchandises.



Amputation sur le vif et instruments au complet des chirurgiens du temps...

Bourgeois faits prisonniers ou mis à mort, si leur famille ne peut payer la rançon. Il existe en outre, des revenus réguliers provenant de villes et villages « *appatis* » qui s'assurent ainsi, en payant contre les maux plus graves encore..., et des saufs conduits délivrés aux marchands assurant une relative sécurité dans les zones contrôlées par ces compagnies. Ainsi les écorcheurs mènent-ils une vie confortable avec : étoffes précieuses, vaisselles et bijoux d'or et d'argent s'accumulant dans leurs coffres, placements fructueux d'argent avec fort intérêt qu'ils prêtent à de grands seigneurs !

Leur seule crainte, semble être celle du châtement céleste ! Aussi voit-on des routiers construire couvents et églises ou forcer leurs prisonniers à intercéder auprès d'eux, auprès du Pape, pour obtenir le pardon de leurs fautes ! Mais bien rares sont ceux qui s'y conforment..

Les chroniqueurs évoquent le spectacle navrant des fugitifs affluant vers les places fortes, vêtus de quelques hardes, poussant devant eux un bétail famélique sauvé de justesse. L'un d'eux nous raconte : « ***Ceux qui gardaient la porte Saint-Ladre, voyaient venir grande torche d'hommes, de femmes et d'enfants, les uns navrés (blessés), les autres dépouillés ; l'autre portant deux enfants dans ses bras ou en hotte, et c'étaient les femmes, les unes sans chaperon, les autres en pauvre corset et autres en leur chemise ; et pauvres prêtres qui n'avaient que leurs chemises ou en surplis vêtus, la tête toute découverte et en venant faisaient si grands pleurs, cris et lamentations disant : Dieu gardez-nous par votre Grâce de désespoir car, ce matin, étions en nos maisons, aisés et manants, et à midi en suivant, nous sommes comme gens en exil requérant notre pain. Et ce disant, les uns se pâmaient, les autres s'asseyaient à terre si las et si douloureux que nul ne se pouvait...*** »

Les misères de ces guerres incessantes pèsent un peu moins sur les habitants des grandes villes placés à l'abri des remparts, mais c'est une sécurité toute relative et chèrement payée car nulle place n'est à l'abri d'un assaut de ces rustres et, les mesures prises en défense, imposent aux

LES ECORCHEURS ET ROUTIERS DU MOYEN ÂGE

habitants de lourds sacrifices. Hors des enceintes fortifiées le plat pays reste exposé et sans défense aux ravages et aux atrocités de ces gens d'armes qui ne circulent que pour donner la mort et se rassasier sur les pauvres gens. Ils incendient les villages, détruisent les récoltes, enlèvent le bétail, c'est une véritable guerre dans la guerre, que mène ces bandes incontrôlées ou presque.

Beaucoup d'habitants se cachent au fond des bois, dans des grottes qu'ils disputent aux loups et aux ours encore nombreux en ces époques, surtout dans les régions montagneuses... Toutes les contrées ne sont guère épargnées et celles qui étaient jadis prospères sont, après le passage de ces hordes qui ne sont pas sans rappeler celles des Huns quelques siècles plus tôt, complètement exsangues et certains villages disparaissent même !

Peu de terres restent cultivables et cultivées autour des forteresses, paraissant bien peu de chose et pour ainsi dire rien, eu égard aux vastes étendues de champs déserts, sans plus personne pour les mettre en culture.

Le centre du Royaume est le plus ravagé, *les routiers et écorcheurs* se jettent sur le Charolais comme sur une proie longtemps attendue. Cette région constitue une marche-frontière du duché de Bourgogne, le couvrant vers le Sud et le Sud Ouest, car le Mâconnais, lui faisant suite, était terre de France. Cette position lui vaut d'être le terrain de combats qui vont opposer les troupes du Duc de Bourgogne et celles du Dauphin, puis ensuite livré aux brigands ayant trouvé refuge en Bresse, Velay, Forez et Bourbonnais.

Le royaume allait bientôt entrer dans la lourde lutte entre Armagnacs et Bourguignons...

Avec l'appui des Anglais, les troupes bourguignonnes continuent de tenir Paris sous la menace d'un coup de main et ce dès 1416. Elles occupent Beauvais, Beaumont sur Oise, Senlis, Pontoise, **Meulan**, **Mantes**, Vernon, Poissy, St Germain en Laye, Montlhéry. Les Anglais se sont emparés de Caen et des places normandes à l'exception du Mont-Saint-Michel et le dauphin Charles VII, à peine âgé de 15 ans et l'état major d'Armagnac quittent Rouen pour venir couvrir Paris. De son côté Jean Sans Peur enlève la reine et l'installe à Troyes, formant son gouvernement d'obédience bourguignonne face à celui du Dauphin avec ses amis armagnacs..

Mais revenons quelque peu sur l'une des figures emblématiques de ces terribles écorcheurs et reparlons de ce fameux **Rodrigue de VILLANDRANDO**, capitaine des routiers, qui soutint toujours avec une fidélité parfaite, même aux pires heures, la cause de Charles VII.



Armes de Rodrigue de VILLANDRANDO et portrait du routier

LES ECORCHEURS ET ROUTIERS DU MOYEN ÂGE

Il naît en Espagne vers 1387. Son grand père Don Garcia GUTIERREZ de VILLANDRANDO, de bonne noblesse, se joignit aux troupes françaises que DUGUESCLIN avait emmenées en Espagne pour soutenir la cause d'Henri de TRANSTAMARRE. C'est ainsi qu'il se lia d'amitié avec un capitaine français : Pierre Le BESGUE de VILLAINES dont il épousa la sœur. Le père et la mère de Rodrigue moururent jeunes, laissant l'enfant à la garde d'un de ses grands oncles et surtout de sa grand-mère française. Sa jeunesse fut bercée par les récits des hauts faits des grands capitaines français de l'époque. Quant il fut en âge de voler de sa propre initiative, il vint en France et fit ses premières armes auprès du connétable Bernard d'ARMAGNAC, puis de VILLIERS de l'ISLE ADAM, deux fameux capitaines.

Rodrigue servit d'abord de page à de VILLIERS et ce n'est, qu'après avoir gravi les degrés de la domesticité militaire, qu'il prit rang comme homme d'armes dans une compagnie. La compagnie de VILLIERS de l'ISLE ADAM est d'abord engagée en Orléanais, puis en Picardie contre les Anglais.

Passée ensuite au service des Anglo-Bourguignons, elle s'empare de Paris dans la nuit du 29 mai 1418, mais est surprise à son tour par les Armagnacs et doit mener des combats de rue sanglants. Puis, cette compagnie sera cantonnée dans les faubourgs de PONTOISE, où elle guerroya pendant plus d'un an et fit finalement route vers le centre de la France.

VILLANDRANDO établit rapidement sa réputation de hardi compagnon, toujours aux points les plus dangereux des combats. Il se bat sur tous les fronts mais il est vite envié et devient objet de cabales et les chefs subalternes obtiennent son renvoi de la compagnie ! Cette disgrâce a lieu entre 1419 et 1420 dans un moment où la défection entame les troupes du parti bourguignon qui complotent d'exclure de la couronne le Dauphin, futur roi Charles VII.

Rendu à la liberté, VILLANDRANDO se tourne du côté des Français et recrute des gens d'armes qu'il trie sur le volet et les astreint à une discipline de fer ! Sa compagnie une fois montée, il s'installe aux frontières de l'Auxerrois et du Gâtinais. C'est là qu'il aura un geste d'un grand retentissement et décidera de sa fortune. Ayant appris que les Français préparaient une expédition contre VILLIERS DE l'ISLE ADAM, alors occupé avec de faibles éléments à siéger à VILLENEUVE LE ROI, il le fait prévenir, oubliant l'injure qui lui avait été faite et, par reconnaissance pour les bienfaits de son ancien capitaine... ! VILLIERS lève aussitôt le camp et les Français, arrivés le lendemain, ne trouveront qu'un monceau de cendres fumantes, les Bourguignons avaient brûlé tout ce qu'ils n'avaient pu emporter.

L'aventure fit grand bruit et incita les capitaines français à s'attacher à un partisan aussi averti que résolu. Le Dauphin le prend à sa solde et il est incorporé dans sa « *chambrée* » de 20 écuyers, soit au total une cinquantaine de combattants, dans la compagnie du Maréchal de SEVERAC. Cette compagnie envahira le Mâconnais en 1422 au moment où Charles VII devint Roi. Le but est d'en chasser les Bourguignons à qui la reine Isabeau a confié la garde de cette province. Le Mâconnais est ravagé de bout en bout.

Cette campagne rapprochera VILLANDRANDO du « *puiné* » d'Armagnac : le comte de PARDIAC, prénommé Bernard comme son défunt père le Connétable. VILLANDRANDO aura alors le titre et les fonctions de capitaine, ayant une compagnie entière à ses ordres, et se disant au service de Bernard d'Armagnac.

LES ECORCHEURS ET ROUTIERS DU MOYEN ÂGE

Un chroniqueur du temps dit de lui : « *Juste, d'une sévérité inflexible, il veillait à ce que le partage du butin soit fait équitablement. Il ne souffrait ni querelle ni pillerie, ni violence et tuait le coupable de sa main. Par contre, il était tout soin pour le bien être de sa compagnie et voyait sans cesse l'état des vivres, des fourrages, de l'équipement. Bon tacticien, nul mieux que lui ne savait dresser une embuscade, ni trouver le point faible pour attaquer et le point fort pour se défendre. Le combat engagé, il se battait comme un lion* ».

Cependant la situation du royaume ne fait qu'empirer. Réduit au quart de sa surface actuelle, il va, se rétrécissant chaque jour un peu plus, soit par l'avancée des troupes ennemies, soit par la défection des villes qui répudient un gouvernement incapable. Le Roi de 20 ans se laisse persuader que le mal vient de ce qu'il y a trop de Français sous les armes et, qu'à part la noblesse élevée dans le sentiment de l'honneur militaire, les autres sujets ne sont bons qu'au pillage ! Aussi lui est-il conseillé de faire appel à des troupes étrangères pour reconquérir ses provinces !

C'est ainsi que des troupes venues d'Écosse, de Milan, arrivent pour servir le Roi, VILLANDRANO est parmi ceux-là, mais le danger Anglais étant pressant, on le met sous les ordres de l'Amiral de CULANT pour lutter contre les Anglo-Bourguignons, vainqueurs à CRAVANT en 1425.

Ensuite nous le retrouvons en AGENAIS où il se bat toujours contre les Anglais, puis en ALBIGEOIS, en LOZERE, en VIVARAIS... Il est partout à la fois ! En 1428 il est signalé dans la région du PUY, puis vers LYON.. La ville doit payer 800 écus d'or pour qu'il quitte le pays, sans compter les cadeaux en « *cierges et en confitures sèches* » !!!

En 1430, il fait la campagne du Dauphiné contre le Prince d'Orange.. Il s'est arrangé pour faire de nombreux prisonniers et, les racheter à bas prix, lui assure d'énormes rançons. Charles VII lui donne le titre d'*écuyer du Roi* et les États du Dauphiné lui concèdent la seigneurie de PUZIGNAN...



En septembre 1430, il a en charge la frontière du Bourbonnais et ravage le Mâconnais et le Charolais. Il fait main basse sur MAZILLES, PIERRECLOS, BOIS STE MARIE, SANCENAY et occupe les terres de l'abbaye de CLUNY mais échouera devant CLUNY et PARAY (le Monial) dont il tentera sans succès de faire le siège.

VILLANDRANO est cependant insaisissable « *ici aujourd'hui, demain là bas* »... Très lié avec la Maison de Bourbon, il épouse en 1443 : **Marguerite de Bourbon**, fille naturelle du Duc Jean le

LES ECORCHEURS ET ROUTIERS DU MOYEN ÂGE

prisonnier d'AZINCOURT. VILLANDRANDO est à cette époque, possesseur d'une vingtaine de seigneuries en Dauphiné et en Limousin ; il porte le titre de « *Conseiller et Chambellan de France* » !

Le temps des épousailles terminé, il décide de donner du bon temps à ses troupes sur les terres du Duc de Bourgogne ! Philippe le Bon informé du rassemblement des routiers de VILLANDRANDO en Beaujolais, convoque la noblesse bourguignonne pour mettre en défense le Mâconnais et le Charolais mais ce n'est qu'une fausse alerte, car notre homme est appelé par le Concile de Bâle en conflit avec le pape Eugène IV, pour délivrer AVIGNON assiégé par le comte de Foix que le pape a nommé gouverneur de la ville.

VILLANDRANDO continuera ainsi de guerroyer tant et tant, mais s'attire les foudres du duc de Bourgogne qui, exaspéré par les exactions de ce capitaine routier, jure d'en finir avec ces bandes et donne à son de trompe des ordres impitoyables. Il fait noyer en Saône ou pendre plusieurs centaines de prisonniers et, à la reprise de CHAUMONT, le 6 septembre 1434, les 200 combattants qui tenaient la place sont tous pendus et parmi ceux-ci le neveu de VILLANDRANDO !

La situation se renverse donc pour lui et il doit céder devant la pression des troupes ducales. Ses compagnies sont disséminées et ne peuvent plus porter de coup définitif, VILLANDRANDO se replie sur le VELAY. Deux siècles plus tard, en 1679, son nom retentissait toujours dans les mémoires des habitants de Touraine et du Limousin et l'on disait de lui, le soir à la veillée : « ***C'était un homme si méchant et cruel que son nom est tourné en proverbe en Gascogne ; pour signifier un homme cruel et brutal on l'appelle « le méchant Rodrigue »...*** »

Il se complaira désormais dans le pillage et le massacre et ses forces seront évaluées à 10.000 chevaux représentant un effectif de 15.000 hommes environ. Avec la réunion des troupes d'écorcheur,s VILLANDRANDO allait devenir l'un des plus cruels. Alexandre TUETÉY dit de lui : « ***A quoi n'aurait pu prétendre notre aventurier, s'il avait porté en lui le génie d'un conquérant ! Heureusement qu'il ne visait pas très haut, ni très loin. Il n'eut jamais de plus hautes ambitions que d'être réputé le premier parmi les condottieri et le serviteur le plus opiniâtre des causes bonnes ou mauvaises auxquelles il s'attachait*** ».

On le retrouve encore à PARIS avec les troupes du bâtard de Bourbon et, en fait, un peu partout dans le royaume. Ses troupes se partageront encore à la fin de 1437, avec des écorcheurs de tout poil, la frontière champenoise de la Bourgogne !

Rodrigue achèvera sa carrière militaire auprès de Jean II de CASTILLE dans des opérations destinées à mater des insurrections. Il y réussit pleinement et Jean II lui octroya le privilège de déjeuner en tête-à-tête avec lui le jour de l'Épiphanie et de recevoir ensuite le vêtement porté par le Roi ce jour là !

Marguerite de Bourbon son épouse établie en Espagne, n'y vécut pas très longtemps. Devenu veuf, VILLANDRANDO se remaria avec la nièce du comte de LEDESMA : Pedro de ZUNIGA.

Arrivé à un âge avancé pour l'époque, il se retira du monde, menant une vie exemplaire de pénitence. Il meurt en 1457 (pour certains 1448 ou 1458) et est inhumé dans le monastère de VALLADOLID qui avait fait reconstruire à ses frais. Dans son testament il léguait 200.000 Maravédis à l'œuvre de MERCED de VALLADOLID pour le rachat des chrétiens capturés par les Maures. Ses fiefs

LES ECORCHEURS ET ROUTIERS DU MOYEN ÂGE

français iront à son fils né de son premier mariage et, ses fiefs espagnols, à celui qu'il eut de son second.

Nous avons fait le tour de ces compagnies de guerre : routiers et écorcheurs, qui mirent à sac le royaume de France pendant toute la terrible guerre dite de « Cent ans », que nos ancêtres de ces époques ont vécu avec tant de mal, tant de misères, d'épidémies également qui les décimèrent, s'il en fut, davantage encore...

Ils sont si loin de nous, mais si proches grâce à l'Histoire !

Madeleine ARNOLD TETARD ©

Sources : J. Calmette : Les grands ducs de Bourgogne (Albin Michel 1959) – M. CANAT de CHIZY Documents inédits pour servir à l'histoire de Bourgogne (1863) – également de ce même auteur : Les écorcheurs dans le Lyonnais (1861). – M. DEFOURNEAUX : La vie quotidienne au temps de Jeanne d'Arc (Hachette 1952) – J. QUICHERAT : Vie de Rodrigue de VILLANDRANO – A. TUETÉY Les écorcheurs sous Charles VII (1874) – MONSTRELET – et F. de Saint TRIVIER échos du passé n°28 (1972) – iconographies Internet et collection personnelle –